

PUBLIÉ LE MARDI ET VENDREDI
BUREAUX: 451 Rue Augusta, SOREL
A domicile, en ville... Prix de l'abonnement
Par la poste, \$2 par an pour le Canada et le
Etats-Unis, \$1 par six mois, \$0.50 par trois
mois, franc de port.
Edition HEBDOMADAIRE, \$1 par an.
Impressions de toutes sortes exécutées avec soin
et promptitude.—PRIX RAISONNABLES.—Blancs divers
etc., en vente.
J. A. GUENEVERT, Administrateur

Le Sorelois

ANNONCES—TOISEE SUR BREVIER
10 cts par ligne, première insertion, 5 cts chaque
insertion suivante. Contrat Spécial pour an-
nonces à long terme, Avis et Réclames.
AGENTS A L'ETRANGER—M. H. Malher, 19
rue de la Grange Batelière, Paris; MM. Geo. P. Ho-
well, & Co., 19, Spruce Street, New-York, et W.
W. Butcher, 29, rue King, Toronto.

4me. Année.

SOREL, MARDI, 31 OCTOBRE 1882

No. 62.



Ateliers de Reliure A SOREL.

Le sousigné a l'honneur d'informer le public de Sorel et des paroisses environnantes qu'il continuera comme par le passé à se charger de l'exécution de toutes espèces de reliure, et que son établissement est maintenant au No. 78, RUE AUGUSTA. EN FACE DU BUREAU DE POSTE. Une visite à cet établissement convaincra le public de la qualité supérieure du travail et des conditions faciles auxquelles il exécute les reliures de toutes sortes. Reliure solide et élégante. Les ouvrages de luxe, les livres blancs, les brochures, les journaux, les revues, les magazines de modes, les livres de musique, enfin toute espèce de livres reliés à bref délai et à 15 p. c. à meilleur marché qu'à Montréal. D. JACQUES, Sorel, 1er Mai 1880.

Hotel Richelieu, J. B. DUROCHER, Propriétaire, RUE ST. VINCENT, MONTREAL

Ce magnifique établissement offre au public voyageur, à des prix très-réduits tout le confort qu'on peut trouver dans un hôtel de première classe. Un superbe billard se trouve à l'entresol et ne trouble en rien les voyageurs qui aiment la tranquillité. La richesse et la propreté des chambres a coutume de laisser rien à désirer. Les arts comptent toujours une grande part dans les soins que nous nous efforçons de satisfaire les estomacs les plus difficiles. Le service se fait d'une manière admirable et le nombreux personnel de ce bel établissement se distingue par sa politesse et sa ponctualité. Une sonnerie électrique contribue pour beaucoup à l'exécution prompte des ordres donnés. La buvette attachée à l'hôtel est ce qu'il y a de mieux dans le genre tant sous le rapport de l'ornementation que sous celui du choix des liqueurs. Les voitures de l'hôtel se trouvent toujours à l'arrivée des voyageurs et des éhars. 7 Mai 1880.—f

ALLONS AU

Magasin nouveau!!!

M. Francis Gelinas, qui a tenu magasin à St. Guillaume et aux Moulins de Pierreville, annonce à ses anciens pratiques et au public en général qu'il a ouvert au No. 47 RUE DU ROI, EN FACE DU MAGASIN DE M. Lactance Senecal, un magasin où l'on trouvera constamment un assortiment complet de GROCERIES, EPICERIES, PROVISIONS, VINS et LIQUEURS, tous des articles de première qualité qu'il est bien disposé à vendre A bas prix. ATANT ACHETÉ ARGENT COMPTANT Il défie toute compétition et recommande à tous ceux qui auront besoin de bons articles de ne pas acheter ailleurs avant d'avoir visité son nouvel établissement. FRANCIS GÉLINAS. Sorel 25 Nov. 1881.

A VENDRE.

La propriété occupée comme magasin et résidence de M. Félix Plouffe, en face du marché, à Sorel. S'adresser à M. LON. JUK MATHIEU. Sorel, 14 juillet 1882.—a. m.

N. O. ROCHON, ARTISTE-DÉCORATEUR.

Prend la liberté d'informer le public qu'il a ouvert un atelier à Sorel, Rue Augusta, dans le second étage du bloc Dupré, en face du "Sorelois" et qu'il est en mesure d'exécuter toutes les commandes qu'on voudra bien lui donner, telles que: DÉCORATION D'ÉGLISES, OFFICES PUBLICS, RÉSIDENCES, ENSEIGNES, IMITATIONS, ETC. Le public est cordialement invité d'examiner les spécimens de son ouvrage à son atelier. M. Rochon attire spécialement l'attention des Fabricants et de MM. les Curés sur ses travaux dans différents villages de la province. Sorel, 23 avril 1882.—fm.

LE OLAIRON.

L'air est pur, la route est large, Et le Clairon sonne la charge. Les Zouaves vont chantant, Et là-haut sur la colline. Dans la forêt qui domine, Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave, Et lorsque la lutte est grave, C'est un rude compagnon; Il a vu mainte bataille, Et porte plus d'une entaille, Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête. Jamais sa fière trompette, N'eut un accent plus vainqueur; Et de son souffle de flamme, L'espérance vient à l'âme. Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive, Et la fusillade est vive, Et les Prussiens sont adroits, Quand enfin le cri se jette: "En marche! A la baïonnette!" Et l'on entre sous les bois.

A la première décharge, Le Clairon sonnant la charge Tombe frappé sans secours; Mais par un effort suprême, Menant le combat quand même, Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule, Mais sa main, qui le refoule, Suspend un instant la mort, Et de sa note affolée Précipitant la mêlée, Le vieux Clairon sonne encore.

Il est là, couché sur l'herbe, Dédaignant, blessé superbe, Tout espoir et tout secours, Et sur sa lèvre sanglante, Gardant sa trompette ardente, Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée, Voyant la charge lancée, Et les Zouaves bondir, Alors le Clairon s'arrête, Sa dernière tâche est faite, Il achève de mourir.

PAUL DÉROULEDE.

FEUILLETON

No. 3

GENEVIEVE GALLIOT.

PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMOUR D'UN PRINCE.

IV

LA THYMÉRALE.

(Suite.)

—Vous savez, chère maman, dit-il, que j'ai passé toute mon enfance au château d'Anet, dont mon père est possesseur à titre de prince d'Anet, et comte de Vexin. —Oui, je sais cela, répondit madame de Créquy.

—Etes-vous allée à Anet, chère maman?... —Jamais.

—Alors,—reprit le prince,—je ne saurais vous faire comprendre rien qu'avec des paroles la splendeur de ce pays, l'un des plus pittoresques et des plus délicieux qu'il y ait au monde.—Ce sont des forêts immenses,—des arbres dix fois séculaires qui forment des voûtes de verdure impenétrables aux rayons du soleil;—ce sont des rochers abrupts, des eaux bouillonnantes, un ensemble, enfin, tantôt gracieux, tantôt sauvage, mais toujours grandiose et magique.

—Je ne sais si c'est à l'aspect de cette nature si remplie d'une sève

vigoureuse que je dois attribuer l'ardente soif de mouvement et de liberté qui me dominait pendant mon enfance;—mais il est certain que je n'avais point de plaisir plus vif, de bonheur plus complet, que quand j'avais pu me dérober à la surveillance de mon gouverneur, m'échapper du château et m'enfoncer, tout seul, dans les bois et dans les campagnes.

—Ces escapades n'avaient pas de but,—pas d'autre du moins que de porter au hasard mes pas indépendants...—Je me sentais isolé,—je me sentais libre,—le caprice et la fantaisie guidaient ma course errante;—le jour me semblait plus pur,—le soleil plus radieux, ma poitrine se gonflait d'orgueil en aspirant un air d'une fraîcheur exquise et chargé du délicieux parfum des fleurs des gazons, et des résines des bois.

—Je suivais, pendant des heures entières, les fantaisies sinuosités d'un ruisseau. —Je pourchassais les biches et les chevreuils que bien entendu, je n'atteignais jamais.

—J'entrais dans une cabane de bûcheron,—j'y mangeais du pain bis trempé dans du lait frais, et ce simple repas me plaisait mille fois plus que toutes les inventions gastronomiques des maitres d'hôtel et des cuisiniers d'Anet.

—Parfois, je suivais jusqu'au cimetière l'enterrement de quelque pauvre paysan.

—Je marchais de la tête baissée et les mains jointes, et je m'enfuyais effarouché aussitôt que je m'apercevais que j'étais reconnu et qu'on me regardait avec respect et étonnement.

—Ces absences fréquentes prolongeaient mon malheureux gouverneur dans des accès de désolation et de désespoir dont, à vrai dire, je ne m'inquiétais pas beaucoup.

—Mon père,—lui,—mon père, la douceur, l'indulgence, la tendresse, la bonté mêmes, semblaient comprendre ces irrésistibles aspirations de ma nature,—Il ne s'en étonnait pas,—il ne s'en irritait point.

—Un jour,—j'avais, ce me semble douze ou treize ans,—je l'entendis qui disait à l'abbé de Florian, avec cette voix que vous lui connaissez, cette voix qui part du cœur pour aller droit au cœur: —Laissons-le faire...—si nous le tourmentons il s'en ira peut-être si loin que nous aurons à peine à le retrouver!—Il est agité par un esprit et par un besoin d'indépendance dont il ne fait pas compte, et dont il ne fait pas compte mauvais usage;—et, par exemple hier il est allé faire ses prières du soir avec l'hermite de la Chesnaye.—Surveillez-le bien, mais ne le punissez pas,—je le défends.

—Ces paroles produisirent sur moi une impression bien autrement profonde que ne l'aurait fait des menaces et des reproches.

—Je me dis et je me répétai qu'il était mal et impardonnable de causer même l'ombre d'une inquiétude et d'un chagrin à un si bon père, et à partir de ce moment, mes excursions vagabondes devinrent infiniment plus rares.

—Cependant à de certains jours, mes vellétés errantes me reprénaient avec une force si grande que je ne pouvais leur résister et que je m'échappais comme autrefois.

—Mais alors ma joie n'était ni pure ni complète.

—Il s'y mêlait une tristesse vague et en quelque sorte de remords.

—Je vous dis tout cela, chère maman, j'entre dans de pareils détails afin de bien vous faire comprendre ce que j'étais pendant ma première jeunesse... D'ailleurs, ce que je viens de vous raconter est l'indispensable préface de ce qui me reste à vous dire...

—Contindez, mon cher enfant,—répondit madame de Créquy,—rien de ce qui vous concerne ne peut

manquer d'avoir pour moi un intérêt profond...

—M. de Lamballe reprit: —A un quart de lieue, environ, du château d'Anet, se trouve un lieu singulièrement accidenté et tellement effrayant, qu'il en peut paraître évanoui.

—Figurez-vous, sur la lisière d'une forêt de grands chênes et de châtaigniers gigantesques, un amoncellement d'énormes rochers noirs, jetés les uns sur les autres, entremêlés de cavités béantes et dominés par une pyramide granitique d'un seul sujet et d'une prodigieuse hauteur, que les paysans, je ne sais pourquoi, ont nommée l'Aiguille du diable.

—Tout à l'entour le terrain est nu et stérile, semé de roches à fleur de terre et ne produisant que des herbes bien vite séchées et des touffes de buis rougruis.

—Cet endroit s'appelle dans le pays la Thymérale, et semble devoir être le produit de quelque convulsion terrible du globe.

—Il est assez facile de graver la colline rochueuse jusqu'au pied de l'Aiguille du Diable, et de là on domine un immense et magnifique paysage.

—Un soir,—je revenais de l'une de ces excursions dont je vous parlais tout à l'heure et auxquelles je n'avais pas eu la force de renoncer entièrement.

—J'escaladai la Thymérale, je m'assis sur un bloc de granit et je regardai à l'horizon.

—Le spectacle qui s'offrit à mes yeux était gradiose et ne s'effaçait jamais de ma mémoire.

—La journée avait été belle, mais à cette heure succédait une soirée orageuse.

—De grâs nuages sombres couraient dans ciel et prenaient des aspects bizarres et changeants en se rencontrant et en se heurtant.

—Le soleil avait disparu, et l'éclair dans le ciel et les nuages dont il méchamohisait une partie en une fourme ardente, tandis qu'il frangeait à autres de pourpre, d'argent et d'or.

—C'était de ces spectacles sublimes que Dieu en donne au monde qu'il se souvient, ne les regarde pas.

—Moi j'andonnais mon âme au religieux thousiasme qui s'emparait d'elle tout entière.

—Un lit soudain qui se fit au-dessous d'moi m'arracha à cette contemplation.

—Je regardai, et je vis une petite fille de huit à neuf ans qui conduisait une évre au bout d'une corde et ne pouvait venir à bout de l'animal capriceux et rebelle.

—La pte fille s'efforçait d'avancer.

n'avais rêvé rien d'aussi beau, d'aussi parfait!

—L'enfant me sourit au travers de ses larmes, et de ma vie je n'oublierais l'expression adorable de ce divin sourire.

—Ce n'est rien du tout...rien du tout!...—me dit la petite, d'une voix qui avait une douceur infinie.

—Je pris mon mouchoir, et j'essuyai les quelques gouttes roses qui coulaient de la blessure de son joli front.

—Elle me souriait toujours, elle me regardait, et ce regard et ce sourire me remuaient l'âme, me troublaient le cœur.

—Je n'avais plus peur, et cependant je me sentais tellement ému que mes mains tremblaient aussi.

—La petite fille avait cessé de pleurer;—elle était tout à fait consolée de sa chute et elle s'inquiétait de sa chèvre.

—Je la lui montrai à quelque pas de là, broutant cette touffe de serpolet qui avait été la cause de tout le mal.

—Je vais la chercher,—dit elle.

—Pour qu'elle vous renverse encore une fois!—m'écriai-je.

—Oh! peut-être ne sera-t-elle pas si méchante!—fit l'enfant avec un sourire.—Et puis, d'ailleurs, il faut bien que nous retournions au Fresnoy.

—C'est donc au Fresnoy que vous demeurez?

—Oui, avec ma mère.

—Alors, je vais vous y conduire, et je réponds bien que ma chèvre ne me résistera pas, à moi...

—Je courus aussitôt après le rétif animal.

—Je le rattrapai sans peine; mais il ne se souciait pas plus d'obéir à moi qu'à sa jeune conductrice, et d'autres tiges de serpolet exerçaient sur lui leur puissante attraction.

—Cependant je ne cédaï pas et j'allais voir le dernier quand la corde se rompit.

que si je disais un seul mot mes larmes allaient déborder.

—Je me tus et nous continuâmes silencieusement notre chemin.

—Nous marchions l'un près de l'autre;—je tenais sa main et je la serrais doucement, voulant ainsi lui faire comprendre que je partageais sa douleur.

—Tout d'un coup, et en tournant l'angle de la Vénerie, je me trouvai face à face avec mon père.

—Il allait faire une promenade; il était entouré de ses gentilshommes et d'une suite assez nombreuse.

—Je fus étourdi d'abord et inter-dit; mais je me rassurai en réfléchissant que je n'avais rien fait de mal.

—Mon père me fit signe d'approcher.

—J'obéis.—Il m'interrogea, et je lui racontai rapidement et sincèrement ce qui venait de se passer.

—Tandis que je parlais à mon père,—continua M. de Lamballe,—je regardais attentivement son visage sur lequel ne venaient se peindre ni mécontentement ni surprise.

—Quand j'eus achevé, il me prit la main, cet excellent père et me dit avec un sourire: —Allez, mon fils;—non-seulement je ne vous blâmerai pas de ce que vous avez fait, mais je vous en approuve de toute mon âme.—Certes, M. de Fénelon valait mieux que vous et l'on a vu reconduire au bercail (en habit d'évêque) une pièce de gros bétail qui s'était échappée de l'étable d'une pauvre femme.—Allez donc, je vous le répète, et continuez jusqu'au bout votre œuvre de charité.

—Ensuite mon père s'adressa à un de ses gentilshommes et lui dit: —Monsieur de Baudesson, accompagnez, s'il vous plait, mon fils.

—Geneviève, quand elle avait vu tant de monde, n'avait point osé s'approcher, si bien qu'elle n'entendait aucune des paroles que mon père venait de prononcer.

—Nous nous remîmes en marche et au bout d'un peu moins d'une demi-heure, nous arrivâmes au Fresnoy.

—La maison de la mère de Geneviève était une chaumière bâtie avec des troncs d'arbres recouverte de chaume.

—Un vieux marronnier en ombre brégeait la porte.—Un petit jardin, planté d'arbres fruitiers, s'étendait à l'entour.

—A ce jardin tenait un arpent de terre environ, ensemencé de seigle et d'orge.

—Quelques ruches d'abeilles et le revenu du champ composaient toute la fortune de Suzanne Galliot, la mère de Geneviève.

—Le comte de Plater, noble polonais, appartenant à une des plus anciennes familles de Varsovie, vient d'arriver à Venise accompagné par sa famille, quatre jeunes demoiselles et un garçon. La famille allait s'accroître. L'aînée des demoiselles était fiancée au comte Wielopolski, jeune Polonais appartenant également à une riche famille varsoviennne. On était venu à Venise pour y célébrer le mariage, qui avait été fixé au 29 septembre.

—Le mercredi 27, la famille et le fiancé visitèrent Venise; dans l'après-midi une excursion au Lido fut décidée; vers 4 heures on arrivait sur la plage. Le comte de Plater marchait en avant avec ses enfants, derrière lui le fiancé et la fiancée suivaient. Elle sollicitait son fiancé de l'autoriser à entrer dans la mer; lui souriait, puis la jeune fille disparut dans l'établissement de bain, d'où elle sortit vêtue d'un costume de bain. Elle courut à la plage, entra dans l'eau et se mit à nager. D'un bras vigoureux elle coupait les lames, la mer était houleuse, le vent soufflait avec quelque violence, les rares baigneurs sortaient de l'eau, car les lames déferlaient avec impétuosité sur la grève. Tout à coup on vit la jeune fille rouler dans une vague: un cri, et ce fut tout, le corps reparut une fois, puis disparut.

—Sur la terrasse de l'établissement de bains, des curieux qui suivaient les ébats de la jeune fille crièrent au secours, on perdit la tête, on tenta de lancer une embarcation en mer, les vagues la culbutèrent.

—Sur la grève, le comte, ses enfants et le fiancé suppliaient, criaient, imploraient secours. Hélas! le vent seul répondit, personne ne put venir en aide à l'imprudente, elle avait disparu.

—Le lendemain, jeudi, des pêcheurs de Malamocco apportèrent le corps de la jeune fiancée; il avait échoué sur la plage.

Episode du voyage de la Princesse Louise.

Les journaux de la Colombie disent que la Princesse Louise a assisté et présidé au mariage de deux jeunes sauvages. Le marié, âgé de 20 ans, appartenait à la tribu dite Musquin; sa compagne n'a que 17 ans, et une Squamish. Ils étaient fiancés depuis quelques mois et ne devaient célébrer leur mariage que lorsqu'ils auraient été instruits de leurs devoirs par un missionnaire. Mais le passage de la fille de la Reine était un prétexte trop en accord avec les secrets désir du jeune couple pour qu'ils n'en profitassent pas. Aussi, le samedi avait été fixé pour la cérémonie. Les amis de chaque fiancé formaient deux groupes rangés en face l'un de l'autre, tandis que les héros de la fête, leurs parents et les chefs occupaient une lanquette placée en travers au haut de l'appartement.

Le père de la jeune sauvage prononça un discours, disant entre autres choses qu'il donnait sa fille au jeune homme, et qu'à l'avenir elle serait morte pour lui. Cette manière de s'exprimer est-elle traditionnelle chez ces primitives peuplades, ou bien le bonhomme voulait-il simplement vanter sa marchandise? Toujours est-il que l'on plaça devant lui un grand plateau dans lequel, l'un après l'autre, tout le monde vint déposer son obole, à titre de compensation pour la perte de sa fille. Dans ce cas-ci, la compensation s'est élevée, tout compte fait, à la somme de \$400.

La Princesse a suivi avec beaucoup d'intérêt cette étrange scène qui ne rappellerait que de fort loin les splendeurs des cours européennes. Après son départ, les réjouissances proprement dites commencèrent.

Le marié et la mariée s'en donnèrent d'autant plus à cœur-joie que ce n'était là que leur première lune de miel. Ces paroles peuvent avoir un sens obscur pour le lecteur, vu la croyance généralement répandue chez nous qu'il ne peut pas y avoir plus d'une lune de miel. Les deux jeunes indiens dont nous parlons ont cependant cet avantage sur nous, que dans quelques mois, lorsque leur instruction religieuse sera assez avancée pour les rendre dignes de recevoir la bénédiction du missionnaire, ils seront mariés, et verront ainsi se lever pour la deuxième fois sur l'horizon de leurs amours ce bel astre tutélaire auquel notre civilisation a donné un nom assez incohérent, avouons-le... Il est vrai que ce sera pour la dernière fois.

(A continuer.)

Une catastrophe.

On écrit de Venise à l'Indépendance belge: —Un drame sur la plage du Lido, une page de roman brusquement interrompu, une fête qui finit par un deuil, tel est l'événement qui vient de se produire sur les plages du Lido, chancées par les poètes. La triste réalité offre à la lyre un sujet plus émuant que celui que la mort de "la jeune Tarentine."

A nos abonnées et patrons

Nous prions les personnes qui ont reçu des comptes ces jours derniers ou qui en recevront ces jours-ci de vouloir bien nous faire toucher ces montants immédiatement.

Le Sorelois.

MARDI, 31 OCTOBRE 1882.

La langue française.

Il y a certains journaux anglais que la langue française offusque énormément. Le Globe entr'autres se distingue dans cette croisade dont le but évident est l'abolition de notre belle langue. Mais ce qu'il y a de plus ridicule dans la campagne entreprise par le grand organe grivé c'est justement la raison qu'il invoque pour que nos concitoyens donnent leur préférence à l'anglais.

Écoutez-les parler: "Ce que nous soutenons, dit-il, c'est que, comme l'anglais est la langue de ce continent, la langue de quatre vingt-neuf pour cent (91) de ceux qui font des affaires dans les villes canadiennes, et comme il tend à devenir la langue du commerce dans le monde entier, c'est un triste rôle pour les habitants d'une dépendance de l'Angleterre que de refuser de l'apprendre et de le parler."

Autant de mots, autant de mensonges. Si nous prenions la population totale de l'Amérique, notre confère pense-t-il qu'il trouverait une majorité parlant l'anglais? Nous ne le croyons pas. Dans tout le Dominion, qui comprend quatre ou cinq millions, il y a un bon tiers, au moins, qui parle le français, et une bonne moitié qui le comprend. Si nous passons aux États Unis, il est reconnu aujourd'hui que la langue allemande est celle qui est le plus en usage. De tous les peuples qui composent la grande république américaine, les allemands sont en majorité.

Nous n'avons pas besoin de parler de l'Amérique du Sud où la langue espagnole est presque uniquement parlée. Première erreur du Globe. Si les canadiens-français se servent de la langue anglaise dans le commerce, ils ont tort, car leur langue est aussi riche, aussi complète sous ce rapport que celle de la Métropole. Avec un peu plus de patriotisme nous nous en servirions et nos concitoyens d'origine étrangère seraient obligés de l'apprendre comme nous apprenons leur langue.

La langue anglaise tend à devenir le langage du commerce dans le monde entier, dit le Globe. Ce n'est pas le cas. La langue diplomatique est celle de la France et quand, il y a quelques années, Bismarck a voulu envoyer ses notes aux cours étrangères en langue allemande, il lui a été répondu qu'on ne connaissait pas ce langage-là. Les anglais se servent de leur langue, c'est très-bien; mais pour Dieu, que l'on ne veuille donc point obliger ceux qui ne sont pas de leur nationalité à les imiter comme des singes.

La langue française est assez riche pour fournir à ceux qui veulent l'employer les expressions dont ils ont besoin. En France, il n'y a peut-être que dans la branche commerciale que la langue anglaise n'a pas pénétré. Dans le sport, dans les clubs, on se pique d'honneur à parler une espèce d'iroquois; dans le commerce et la compagnie de bon ton, on préfère s'en tenir à la langue nationale.

Mais là où le Globe se trompe du tout au tout, c'est quand il conseille à nos compatriotes d'apprendre l'anglais. A cette seule condition, semble-t-il dire, nous passerons pour des êtres raisonnables. Le temps n'est plus où, grâce au fanatisme et à l'ignorance, on pouvait nous accuser d'être une race inférieure. Aujourd'hui la vérité est connue et nous pouvons marcher le front levé. Dans la politique, nos hommes d'état ont toujours été au premier rang; nous pouvons dire que nos écrivains ont seuls formé une littérature nationale. Dans les arts, on peut dire que nous n'avons pas de supérieurs. Et

si vous nous parlez de linguistique, nous vous dirons que les trois quarts des canadiens-français parlent et comprennent l'anglais, tandis qu'il n'y a pas un huitième de nos compatriotes anglais qui comprennent le français. L'ignorance n'est donc pas de notre côté. L'article du Globe tombe donc à faux et de moins que nous puissions en dire, c'est qu'il est malheureux au suprême degré.

C'est avec une profonde douleur que nous annonçons à nos lecteurs la mort, arrivée dimanche soir à sept heures et demie, de Lady Langevin, épouse bien-aimée de l'honorable sir Hector Langevin, ministre des Travaux Publics. Lady Langevin, née Marie Justine Tétu, à la Rivière-Ouelle, était âgée de 49 ans. Depuis de longs temps elle était dans un état de santé très-précaire. Cette dernière phase de la maladie datait depuis deux mois et demie. Les funérailles auront lieu jeudi prochain, à Québec, à la Basilique, à onze heures du matin. L'enterrement aura lieu ensuite à la chapelle de l'Hôtel-Dieu.

Les sympathies les plus sincères du pays sont acquises à l'honorable Sir Hector Langevin et à sa famille, dans le malheur qui les frappe.

ÇA ET LA

Il a neigé à Québec dans la nuit de vendredi à samedi.

On lit que l'élection de M. Beauchamp, qui vient d'être élu dans le Comté des Deux-Montagnes, sera contestée.

Les causes de la Province de Québec seront plaidées, devant la Cour suprême, le 7 novembre, après celle des provinces maritimes.

On annonce que M. Dupuis, ci-devant député du comté de l'Islet à l'Assemblée législative de Québec, vient d'être frappé de paralysie.

M. G. W. Stephens, M.P.P., publie sous sa signature, dans le Star, un article en faveur de la conservation de Notre-Dame de Bonsecours.

Vendredi, M. Rouel de Beaujeu a été élu pour le parlement fédéral par une majorité de 2 voix, contre M. Bain, dans le comté de Soulanges.

L'honorable M. Chapleau et madame Chapleau visitent actuellement Rome et l'Italie. Ils rentreront à Paris dans les premiers jours de novembre. Le secrétaire d'État est accompagné de son secrétaire particulier, M. Louis H. Taché.

Sir Charles Tupper rapporte que l'excédent de la production du blé sur la consommation, au Nord-Ouest, cette année, sera de deux millions de boisseaux, qui seront exportés en Europe. Il estime que la production sera quadruplée l'année prochaine.

Dans quelques jours les nouveaux billets de \$4, du Dominion, seront mis en circulation. L'on voit au contre l'effigie du marquis de Lorne, à droite le grand sceau du Canada, et à gauche le chiffre 4. Il y a au bas la signature du député ministre des Finances et les mots "Dominion of Canada."

On vient de recevoir au ministère de la milice à Ottawa, un échantillon de nouvelles armes, qui seront sous peu adoptées dans l'armée anglaise. Elles consistent en une forte pelle en acier, un marteau, des tenailles et une achete, tous du meilleur acier, et qui seront portés dans un fourreau de deux pieds de long.

Un triste départ vient d'avoir lieu à la gare du Nord, à Paris, par le train de Londres. Deux cents enfants s'embarquaient pour l'exil. C'étaient les élèves des PP. Jé. suites de Canterbury, qui allaient retrouver sur la terre étrangère les maîtres que la France a chassés. C'est en ce pays protestant qu'ils doivent recevoir l'éducation catholique, qui en fera des hommes de cœur et des bons citoyens.

On dit que MM. Geo. Stephens et Angus, du Pacifique, sont largement intéressés dans la nouvelle ligne que le South Eastern doit construire de Saint-Lambert à Dundee, en opposition au Grand-Tronc. Celui-ci, néanmoins, persiste à soutenir que les chartes dont il est le représentant n'autorisent pas ce chemin de Dundee. De là probablement un grand procès, dans quelque temps.

Le Franco-Canadien dit que la compagnie du chemin de fer de St-Jean à Sorel a définitivement conclu des arrangements pour la construction de la section de son chemin, s'étendant de St-Jean à Chambly. Le contrat en a été signé mercredi dernier et les entrepreneurs sont maintenant à l'œuvre. Ceux-ci sont engagés à commencer leurs travaux dès cette automne et à les terminer de manière à pouvoir livrer le chemin de fer entre St-Jean et Chambly complètement parachevé et muni de gares et de matériel requis, le ou avant le 1er de septembre prochain.

On annonce de Lyon que les troupes occupent les gares et tous les points stratégiques de la ville. Il est strictement défendu aux soldats de communiquer avec les civils. Les forts de la croix Rousse et tous ceux qui dominent Lyon ont été armés et sont prêts à réduire en cendres n'importe quel quartier. Si des explosions se produisent, la ville va être placée en état de siège. Les lettres de menace abondent. L'archevêque et le directeur des postes, nombre de citoyens influents en ont reçus. Le palais archiépiscopal est gardé par la troupe ainsi que la Poste. Dimanche soir, la police a découvert et saisi 80 livres de dynamite.

Episode de voyage.

M. Levasseur raconte, avec un verbe toute gaULOISE, dans l'Événement, ses épisodes de voyage aux États-Unis et dans le Nord-Ouest. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en détachant de sa dernière correspondance les extraits suivants: "Une maison majeure qui prévient contre l'abus alcoolique aux États-Unis, c'est l'impôt dévastant dont elles sont grevées. Vous rentrez dans un restaurant. Vous pouvez avoir un verre de Bourbon whiskey ou du whiskey de Kentucky; cela vaut dix sous le verre. Mais si vous demandez un verre de brandy, vous faites ouvrir tout grand les yeux du garçon, et à votre tour vous les ouvrez bien plus grands lorsque vous demandez votre compte et que l'on vous fait payer vingt-cinq sous le verre. Je vous dirai que la chose ne m'est pas arrivée. Comme Claude, ce bon acteur français dont on a gardé le meilleur souvenir à Québec... Je n'avais pas, un de mes amis qui ne le savait pas, se trouvait un jour à New-York, en compagnie de quelques québécois, joyeux viveurs comme lui. Il offre une consommation, comme le garçon et fait apporter une bouteille de Jules Robin. Après quelques toasts, il sonne de nouveau. —Combien est-ce? dit-il au garçon. —Cinq piastres, répondit celui-ci. —Mon ami paye, en jurant, mais trop tard comme le corbeau de la Bible qu'on ne l'y prendrait plus. A Québec, la bouteille de Jules Robin se vend soixante-quinze sous. C'est moins cher.

Ce sont là de petites mésaventures de voyage qu'il est peut-être utile de faire connaître. Je me retiens d'une autre que je ne puis empêcher de raconter, et dont on pourra faire son profit en temps et lieu. Elle est arrivée aussi à un canadien. C'était à Philadelphie, durant l'exposition de 1876. Ce brave canadien entre dans une boutique de barbier, pour se faire raser tout naturellement. A peine a-t-il franchi le seuil, qu'il est entouré d'abyssiens du plus bel ébène. On s'empare de son gibus, de sa canne et de ses paquets; on le porte presque dans la chaise que vous connaissez. Voilà mon touriste du Canada étendu de tout son long, et se prélassant sur des coussins tendres, comme s'ils eussent été d'ébène. —A shaw, sir? dit le moricaud en s'inclinant et en écartant, le plus gracieusement possible, jusqu'à leur commissure, les deux muscles qui servent de lèvres aux gens de sa race. Le canadien se soulevait à demi et ne comprenant pas bien l'anglais, regardait le nègre entre les deux yeux. —All right, dit-il en se remettant sur le dos. Le prix d'une barbe aux États-Unis varie de dix à vingt-cinq sous.

Le pinceau traditionnel se promène avec agilité, avec douceur, avec un velouté de petite-minette sur la figure du bonhomme. Au pinceau succède le rasoir un Rogers tout pur et flamant neuf, tranchant un cheveu à dix pas. Quel fil! Quelle trompe! pousse le canadien. Sapristi! on ne sent rien. Ce n'est pas de la ferraille comme au Canada. Et le bonhomme ne se sentait pas d'aise. —Shampooing, sir! nasilla le nègre. —Comme vous voudrez, dit le canadien qui n'avait pas saisi, et qui croyait que la barbification se continuait. —What is it? hasarda Sam. —All right, répliqua le canadien. C'étaient les deux seuls mots qu'il sût, mais! les articulet bien. —Cosmetic ir? suggéra le barbier. —All right répondit le bonhomme. —Powder? Oil? —All right, répondait toujours le canadien qui commençait à être ahuri. Enfin, il en a fini, et tout aussitôt un moricaud lui tombe sur ses bottes. —A shine, sir? Le bonhomme n'avait pas eu le temps de répondre all right, que le moricaud avait déjà ciré une de ses bottes, avec toutes ses protuberances, cors et oignons. Pendant ce temps-là, un autre négroillon le débrossait d'imprudence. Le brave canadien commençait à se fâcher; il avait hâte de jouir de sa liberté. Mais il était beau, il rougissait, il était comme flamant neuf. —Combière que c'est, dit-il. Le barbier lui présenta un moricaud de carton que le canadien tourna et retourna, lut et relut, avec un écaraillement d'yeux de quarante-cinq degrés au moins. Il était frisé, parfumé, embaumé, assoupli de pied en cape, c'était vraiment ça lui coûtait, devinez?... douze chelinet demi. Cette fois, son fut entouré commis de dire all right. Le canadien sortit de là l'homme plus rasé et France et de Navarre, et ausside Philadelphie. Quand il vint au Canada de son tour d'Afrique, on ne le reconnut pas de suite; il avait la barbe longue.

Comme on lui en faisait la remarque: —M'en pèez pas, dit-il, en riant, tant sa aventure; on fait bien la barbe aux États-Unis, mais c'est hors d'prix. Au moins, si on vous écore la figure au Canada, ça ne coûte pas les yeux de la tête. Attentat contre Leon XIII. Voici comment le Journal de Rome explique prétendu attentat commis contre le pape le 17, annoncé par les dépêches il y a une quinzaine de jours. "Un journal français a rapporté la nouvelle d'un attentat qui aurait été mis contre Léon XIII dans les jardins du Vatican. Une balle ait sillé aux oreilles du Souverain-Pontife, et le Saint-Père se fut aussitôt retiré dans ses appartements. Fort heureusement, la ville de Rome n'a pas été souillée par un attentat sacrilège. Le Saint-Père n'a ressenti aucune émotion et ne s'est pas retirés dans ses appartements, puisque Sainteté n'a été informée de l'événement qu'une heure après. Voici les faits qu'il se sont passés: Le Saint-Erne promenait, suivi de sa suite, dans les jardins du Vatican. La balle égarée, qui avait passé près de la clôture, suivit, à une grande distance, une ligne parallèle au chemin suivi par le Saint-Père. Léon XIII ne douta de rien et continua sa promenade, et le fait fut seulement remarqué par un des assistants de Sa Steté. Une enquête ouverte, On trouva qu'un chasseur eschavaillant son fusil, le terrain qui est en contre-bas jardins du Vatican, avait mis dans l'arme une forte charge de poudre. Pour échapper à la rupture de l'arme, il avait attaché un fil à l'arme et tiré la gâchette l'aide d'une corde. L'arme écrivit et la balle s'est égarée à une grande hauteur. Le chasseur pouvait voir le Saint Père et ignorait sa présence dans le jardin. Voilà à quoi s'est terminée cette nouvelle à sensation qui fait le tour de la presse européenne, et qui mériterait à peine d'être dans les "Faits divers."

Le secret de Reine. Le Goulois publie qui suit: La reine d'Angleterre est dans sa résidence de Béal, en Ecosse, cette résidence elle hérit en tre toutes parce qu'elle appartenait au prince Albert qu'elle pleure depuis vingt et un ans. La plus dévouée des veuves, la plus respectée et la plus bienfaitrice des souveraines croit qu'à Balmoral elle retrouve mieux qu'ailleurs l'époux qu'elle a perdu, et que la elle s'entretient avec son esprit. Le fidèle Ecosais John Brown sert de trait d'union entre la reine et le prince défunt. John Brown est médium. On s'est demandé parfois d'où venait la faveur singulière que lui témoignait la reine; pourquoi elle lui a offert des titres de noblesse que le modeste serviteur a refusés; pourquoi la statuette en marbre de Brown, faite par Behm, est placée dans la chambre à coucher de la souveraine, sur une étagère, au milieu des portraits des membres de la famille royale. Voilà la réponse à une question qui s'est posée devant la curiosité publique en France et en Angleterre: John Brown est pour la reine le ministre de ses relations spirituelles avec le feu prince Albert. On a entendu quelquefois Sa Majesté, assistant à quelque grand conseil des ministres, réserver son opinion: "Il faut d'abord, disait-elle, que je consulte l'âme du prince Albert." C'est à Balmoral qu'elle l'invoque et qu'il lui répond. Elle se rend dans le cabinet de travail du mort, qui vit toujours pour elle; elle s'assied dans le fauteuil qu'il préférait; en face d'elle sur une chaise sont disposés les vêtements de nuit du prince qui semblent attendre sa venue; un grand feu est allumé dans l'âtre de la vaste cheminée seigneuriale. John Brown apporte respectueusement sur un plateau le basin of grace (potage au gruau) que son maître savait coutume de prendre chaque soir, et le dépose sur un guéridon, comme s'il allait venir le prendre. La reine a un papier sur ses genoux, un crayon dans la main droite. Elle appelle l'âme de l'époux absent. La chaise s'agite, le crayon et répond par les frappements de ses pieds contre le parquet. On connaît l'alphabet de spiritisme; tant de coups signifient telle lettre. Sa Majesté interroge son serviteur Brown lui traduit les réponses du prince. La vivante et le mort s'entrelient ainsi des choses de ce monde et de celles de l'autre. Ce sont là de pieuses veillées d'où la reine sort rassurée, sinon consolée, car sa douleur est de celles qui ne finissent qu'avec la vie. Je plains ceux sur les lèvres de qui ce tableau fidèle appellerait le sourire. N'y a-t-il là qu'une hallucination? Qui sait? La pire des hallucinations est peut-être celle des gens qui s'imaginent connaître toutes les lois de la nature.

Les mendiants célèbres. Nous détachons ce qui suit du Courrier de Paris de Pierre Véron dans le Monde Illustré: Les rues de Paris eurent autrefois un certain nombre d'excentriques

Le mot pour rire. Le comble de la maladresse: Se casser une dent en mangeant quelqueun des yeux. Un sculpteur avait envoyé au Salon une statue de Cosme de Médicis; et s'était vu refusé. —Ce n'est pas étouffant lui dit un de ses amis. Cosme était un homme grand et robuste, et toi tu envoies un Cosme étique (cosmétique). Un mot de Noriac mourant. Il y a un mois environ, un de nos plus anciens amis était venu le voir, et Noriac en avait témoigné une vive satisfaction. —Je te remercie, mon vieux camarade, lui dit-il, et crois bien, si je ne te rends pas visite, que ce sera un manque de savoir vivre! Il y a quelques jours, le fondateur d'un petit journal, qu'il voulait très militant, recrutait des collaborateurs. —Il me faudrait surtout, disait-il à un confrère, pour secrétaire de la rédaction un vrai lapin. —Ah! très bien. Je vois ce que c'est. Il s'agit d'une feuille de chou. Entendu dans les coulisses d'un café concert: Un auteur. —Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée. Un compositeur. —Oui, je lui ai même trouvé un air. L'auteur ravi. —Ah! lequel? Le compositeur. —L'air bête. Tableau! A la cour de police. Le magistrat: —Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé cent livres de clou. Répondez, êtes-vous coupable, ou non-coupable? —C'est à dire, mon président... —Point de phrases; avez-vous volé ce clou-là, oui ou non? —C'est à dire que oui, mon président, mais je ne suis pas coupable. —Comment cela? —Dame, c'était pour me sauver la vie... —Vous dites?... —Pour me sauver la vie. —J'étais malade et le docteur m'avait prescrit de prendre du fer.

Essayez la Poudre à Pâte "Princesse." Il n'y a pas de meilleure sur tout le globe. —22 Sept. —3m.

Mariages. En cette ville, hier, le 30 courant, M. George Gerton Dauphinais conduisait à l'autel Mlle Marie-Hélène-Annie Ritter, seconde fille de feu M. El. Ritter. La bénédiction fut donnée par le Révérend M. Pagan. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.

FRANCE.

Les anarchistes. Paris, 27.—Les avis du gouvernement prétendent que le nombre de lettres menaçantes qui sont passées par les bureaux de poste de Montceau-les-Mines, Charbonnières et Lyon, sont l'œuvre de charbonniers, ennemis de la république qui veulent créer des embarras au gouvernement. Situation alarmante à Lyon. Londres, 27.—Des dépêches privées mandent que la situation est très alarmante à Lyon, France. On prie le gouvernement de prendre des mesures militaires le plus promptement possible, afin de prévenir un soulèvement révolutionnaire. Les affaires sont suspendues. On a mandé des nouvelles troupes par le télégraphe. Un correspondant de Paris dit qu'il n'a jamais été témoin d'autant d'anxiété au sujet de l'avenir, qu'au moment actuel. La police est extraordinairement active. Un grand nombre de personnes sont arrêtées à Lyon. Au nombre des prisonniers se trouvent des individus que l'on soupçonne d'avoir placé un certain nombre de bombes sous une table dans un restaurant, dimanche dernier.

Panique. Lyon, 27.—La plus grande panique règne parmi la population, et la situation est de plus en plus critique. Les théâtres étaient vides hier soir. La populace a menacé d'attaquer les Banques et les édifices publics. On a pris des mesures de précaution. Résignation de M. Grévy. Paris, 27.—Le Figaro dit qu'il a tout lieu de croire que M. le Président Grévy est sur le point de résigner.

Les mendiants célèbres. Nous détachons ce qui suit du Courrier de Paris de Pierre Véron dans le Monde Illustré: Les rues de Paris eurent autrefois un certain nombre d'excentriques

Le mot pour rire. Le comble de la maladresse: Se casser une dent en mangeant quelqueun des yeux. Un sculpteur avait envoyé au Salon une statue de Cosme de Médicis; et s'était vu refusé. —Ce n'est pas étouffant lui dit un de ses amis. Cosme était un homme grand et robuste, et toi tu envoies un Cosme étique (cosmétique). Un mot de Noriac mourant. Il y a un mois environ, un de nos plus anciens amis était venu le voir, et Noriac en avait témoigné une vive satisfaction. —Je te remercie, mon vieux camarade, lui dit-il, et crois bien, si je ne te rends pas visite, que ce sera un manque de savoir vivre! Il y a quelques jours, le fondateur d'un petit journal, qu'il voulait très militant, recrutait des collaborateurs. —Il me faudrait surtout, disait-il à un confrère, pour secrétaire de la rédaction un vrai lapin. —Ah! très bien. Je vois ce que c'est. Il s'agit d'une feuille de chou. Entendu dans les coulisses d'un café concert: Un auteur. —Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée. Un compositeur. —Oui, je lui ai même trouvé un air. L'auteur ravi. —Ah! lequel? Le compositeur. —L'air bête. Tableau! A la cour de police. Le magistrat: —Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé cent livres de clou. Répondez, êtes-vous coupable, ou non-coupable? —C'est à dire, mon président... —Point de phrases; avez-vous volé ce clou-là, oui ou non? —C'est à dire que oui, mon président, mais je ne suis pas coupable. —Comment cela? —Dame, c'était pour me sauver la vie... —Vous dites?... —Pour me sauver la vie. —J'étais malade et le docteur m'avait prescrit de prendre du fer.

Essayez la Poudre à Pâte "Princesse." Il n'y a pas de meilleure sur tout le globe. —22 Sept. —3m.

Mariages. En cette ville, hier, le 30 courant, M. George Gerton Dauphinais conduisait à l'autel Mlle Marie-Hélène-Annie Ritter, seconde fille de feu M. El. Ritter. La bénédiction fut donnée par le Révérend M. Pagan. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.

FRANCE. Les anarchistes. Paris, 27.—Les avis du gouvernement prétendent que le nombre de lettres menaçantes qui sont passées par les bureaux de poste de Montceau-les-Mines, Charbonnières et Lyon, sont l'œuvre de charbonniers, ennemis de la république qui veulent créer des embarras au gouvernement. Situation alarmante à Lyon. Londres, 27.—Des dépêches privées mandent que la situation est très alarmante à Lyon, France. On prie le gouvernement de prendre des mesures militaires le plus promptement possible, afin de prévenir un soulèvement révolutionnaire. Les affaires sont suspendues. On a mandé des nouvelles troupes par le télégraphe. Un correspondant de Paris dit qu'il n'a jamais été témoin d'autant d'anxiété au sujet de l'avenir, qu'au moment actuel. La police est extraordinairement active. Un grand nombre de personnes sont arrêtées à Lyon. Au nombre des prisonniers se trouvent des individus que l'on soupçonne d'avoir placé un certain nombre de bombes sous une table dans un restaurant, dimanche dernier.

Le pinceau traditionnel se promène avec agilité, avec douceur, avec un velouté de petite-minette sur la figure du bonhomme. Au pinceau succède le rasoir un Rogers tout pur et flamant neuf, tranchant un cheveu à dix pas. Quel fil! Quelle trompe! pousse le canadien. Sapristi! on ne sent rien. Ce n'est pas de la ferraille comme au Canada. Et le bonhomme ne se sentait pas d'aise. —Shampooing, sir! nasilla le nègre. —Comme vous voudrez, dit le canadien qui n'avait pas saisi, et qui croyait que la barbification se continuait. —What is it? hasarda Sam. —All right, répliqua le canadien. C'étaient les deux seuls mots qu'il sût, mais! les articulet bien. —Cosmetic ir? suggéra le barbier. —All right répondit le bonhomme. —Powder? Oil? —All right, répondait toujours le canadien qui commençait à être ahuri. Enfin, il en a fini, et tout aussitôt un moricaud lui tombe sur ses bottes. —A shine, sir? Le bonhomme n'avait pas eu le temps de répondre all right, que le moricaud avait déjà ciré une de ses bottes, avec toutes ses protuberances, cors et oignons. Pendant ce temps-là, un autre négroillon le débrossait d'imprudence. Le brave canadien commençait à se fâcher; il avait hâte de jouir de sa liberté. Mais il était beau, il rougissait, il était comme flamant neuf. —Combière que c'est, dit-il. Le barbier lui présenta un moricaud de carton que le canadien tourna et retourna, lut et relut, avec un écaraillement d'yeux de quarante-cinq degrés au moins. Il était frisé, parfumé, embaumé, assoupli de pied en cape, c'était vraiment ça lui coûtait, devinez?... douze chelinet demi. Cette fois, son fut entouré commis de dire all right. Le canadien sortit de là l'homme plus rasé et France et de Navarre, et ausside Philadelphie. Quand il vint au Canada de son tour d'Afrique, on ne le reconnut pas de suite; il avait la barbe longue.

Comme on lui en faisait la remarque: —M'en pèez pas, dit-il, en riant, tant sa aventure; on fait bien la barbe aux États-Unis, mais c'est hors d'prix. Au moins, si on vous écore la figure au Canada, ça ne coûte pas les yeux de la tête. Attentat contre Leon XIII. Voici comment le Journal de Rome explique prétendu attentat commis contre le pape le 17, annoncé par les dépêches il y a une quinzaine de jours. "Un journal français a rapporté la nouvelle d'un attentat qui aurait été mis contre Léon XIII dans les jardins du Vatican. Une balle ait sillé aux oreilles du Souverain-Pontife, et le Saint-Père se fut aussitôt retiré dans ses appartements. Fort heureusement, la ville de Rome n'a pas été souillée par un attentat sacrilège. Le Saint-Père n'a ressenti aucune émotion et ne s'est pas retirés dans ses appartements, puisque Sainteté n'a été informée de l'événement qu'une heure après. Voici les faits qu'il se sont passés: Le Saint-Erne promenait, suivi de sa suite, dans les jardins du Vatican. La balle égarée, qui avait passé près de la clôture, suivit, à une grande distance, une ligne parallèle au chemin suivi par le Saint-Père. Léon XIII ne douta de rien et continua sa promenade, et le fait fut seulement remarqué par un des assistants de Sa Steté. Une enquête ouverte, On trouva qu'un chasseur eschavaillant son fusil, le terrain qui est en contre-bas jardins du Vatican, avait mis dans l'arme une forte charge de poudre. Pour échapper à la rupture de l'arme, il avait attaché un fil à l'arme et tiré la gâchette l'aide d'une corde. L'arme écrivit et la balle s'est égarée à une grande hauteur. Le chasseur pouvait voir le Saint Père et ignorait sa présence dans le jardin. Voilà à quoi s'est terminée cette nouvelle à sensation qui fait le tour de la presse européenne, et qui mériterait à peine d'être dans les "Faits divers."

Le secret de Reine. Le Goulois publie qui suit: La reine d'Angleterre est dans sa résidence de Béal, en Ecosse, cette résidence elle hérit en tre toutes parce qu'elle appartenait au prince Albert qu'elle pleure depuis vingt et un ans. La plus dévouée des veuves, la plus respectée et la plus bienfaitrice des souveraines croit qu'à Balmoral elle retrouve mieux qu'ailleurs l'époux qu'elle a perdu, et que la elle s'entretient avec son esprit. Le fidèle Ecosais John Brown sert de trait d'union entre la reine et le prince défunt. John Brown est médium. On s'est demandé parfois d'où venait la faveur singulière que lui témoignait la reine; pourquoi elle lui a offert des titres de noblesse que le modeste serviteur a refusés; pourquoi la statuette en marbre de Brown, faite par Behm, est placée dans la chambre à coucher de la souveraine, sur une étagère, au milieu des portraits des membres de la famille royale. Voilà la réponse à une question qui s'est posée devant la curiosité publique en France et en Angleterre: John Brown est pour la reine le ministre de ses relations spirituelles avec le feu prince Albert. On a entendu quelquefois Sa Majesté, assistant à quelque grand conseil des ministres, réserver son opinion: "Il faut d'abord, disait-elle, que je consulte l'âme du prince Albert." C'est à Balmoral qu'elle l'invoque et qu'il lui répond. Elle se rend dans le cabinet de travail du mort, qui vit toujours pour elle; elle s'assied dans le fauteuil qu'il préférait; en face d'elle sur une chaise sont disposés les vêtements de nuit du prince qui semblent attendre sa venue; un grand feu est allumé dans l'âtre de la vaste cheminée seigneuriale. John Brown apporte respectueusement sur un plateau le basin of grace (potage au gruau) que son maître savait coutume de prendre chaque soir, et le dépose sur un guéridon, comme s'il allait venir le prendre. La reine a un papier sur ses genoux, un crayon dans la main droite. Elle appelle l'âme de l'époux absent. La chaise s'agite, le crayon et répond par les frappements de ses pieds contre le parquet. On connaît l'alphabet de spiritisme; tant de coups signifient telle lettre. Sa Majesté interroge son serviteur Brown lui traduit les réponses du prince. La vivante et le mort s'entrelient ainsi des choses de ce monde et de celles de l'autre. Ce sont là de pieuses veillées d'où la reine sort rassurée, sinon consolée, car sa douleur est de celles qui ne finissent qu'avec la vie. Je plains ceux sur les lèvres de qui ce tableau fidèle appellerait le sourire. N'y a-t-il là qu'une hallucination? Qui sait? La pire des hallucinations est peut-être celle des gens qui s'imaginent connaître toutes les lois de la nature.

Le mot pour rire. Le comble de la maladresse: Se casser une dent en mangeant quelqueun des yeux. Un sculpteur avait envoyé au Salon une statue de Cosme de Médicis; et s'était vu refusé. —Ce n'est pas étouffant lui dit un de ses amis. Cosme était un homme grand et robuste, et toi tu envoies un Cosme étique (cosmétique). Un mot de Noriac mourant. Il y a un mois environ, un de nos plus anciens amis était venu le voir, et Noriac en avait témoigné une vive satisfaction. —Je te remercie, mon vieux camarade, lui dit-il, et crois bien, si je ne te rends pas visite, que ce sera un manque de savoir vivre! Il y a quelques jours, le fondateur d'un petit journal, qu'il voulait très militant, recrutait des collaborateurs. —Il me faudrait surtout, disait-il à un confrère, pour secrétaire de la rédaction un vrai lapin. —Ah! très bien. Je vois ce que c'est. Il s'agit d'une feuille de chou. Entendu dans les coulisses d'un café concert: Un auteur. —Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée. Un compositeur. —Oui, je lui ai même trouvé un air. L'auteur ravi. —Ah! lequel? Le compositeur. —L'air bête. Tableau! A la cour de police. Le magistrat: —Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé cent livres de clou. Répondez, êtes-vous coupable, ou non-coupable? —C'est à dire, mon président... —Point de phrases; avez-vous volé ce clou-là, oui ou non? —C'est à dire que oui, mon président, mais je ne suis pas coupable. —Comment cela? —Dame, c'était pour me sauver la vie... —Vous dites?... —Pour me sauver la vie. —J'étais malade et le docteur m'avait prescrit de prendre du fer.

Essayez la Poudre à Pâte "Princesse." Il n'y a pas de meilleure sur tout le globe. —22 Sept. —3m.

Mariages. En cette ville, hier, le 30 courant, M. George Gerton Dauphinais conduisait à l'autel Mlle Marie-Hélène-Annie Ritter, seconde fille de feu M. El. Ritter. La bénédiction fut donnée par le Révérend M. Pagan. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.

FRANCE. Les anarchistes. Paris, 27.—Les avis du gouvernement prétendent que le nombre de lettres menaçantes qui sont passées par les bureaux de poste de Montceau-les-Mines, Charbonnières et Lyon, sont l'œuvre de charbonniers, ennemis de la république qui veulent créer des embarras au gouvernement. Situation alarmante à Lyon. Londres, 27.—Des dépêches privées mandent que la situation est très alarmante à Lyon, France. On prie le gouvernement de prendre des mesures militaires le plus promptement possible, afin de prévenir un soulèvement révolutionnaire. Les affaires sont suspendues. On a mandé des nouvelles troupes par le télégraphe. Un correspondant de Paris dit qu'il n'a jamais été témoin d'autant d'anxiété au sujet de l'avenir, qu'au moment actuel. La police est extraordinairement active. Un grand nombre de personnes sont arrêtées à Lyon. Au nombre des prisonniers se trouvent des individus que l'on soupçonne d'avoir placé un certain nombre de bombes sous une table dans un restaurant, dimanche dernier.

Panique. Lyon, 27.—La plus grande panique règne parmi la population, et la situation est de plus en plus critique. Les théâtres étaient vides hier soir. La populace a menacé d'attaquer les Banques et les édifices publics. On a pris des mesures de précaution. Résignation de M. Grévy. Paris, 27.—Le Figaro dit qu'il a tout lieu de croire que M. le Président Grévy est sur le point de résigner.

Les mendiants célèbres. Nous détachons ce qui suit du Courrier de Paris de Pierre Véron dans le Monde Illustré: Les rues de Paris eurent autrefois un certain nombre d'excentriques

Le mot pour rire. Le comble de la maladresse: Se casser une dent en mangeant quelqueun des yeux. Un sculpteur avait envoyé au Salon une statue de Cosme de Médicis; et s'était vu refusé. —Ce n'est pas étouffant lui dit un de ses amis. Cosme était un homme grand et robuste, et toi tu envoies un Cosme étique (cosmétique). Un mot de Noriac mourant. Il y a un mois environ, un de nos plus anciens amis était venu le voir, et Noriac en avait témoigné une vive satisfaction. —Je te remercie, mon vieux camarade, lui dit-il, et crois bien, si je ne te rends pas visite, que ce sera un manque de savoir vivre! Il y a quelques jours, le fondateur d'un petit journal, qu'il voulait très militant, recrutait des collaborateurs. —Il me faudrait surtout, disait-il à un confrère, pour secrétaire de la rédaction un vrai lapin. —Ah! très bien. Je vois ce que c'est. Il s'agit d'une feuille de chou. Entendu dans les coulisses d'un café concert: Un auteur. —Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée. Un compositeur. —Oui, je lui ai même trouvé un air. L'auteur ravi. —Ah! lequel? Le compositeur. —L'air bête. Tableau! A la cour de police. Le magistrat: —Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé cent livres de clou. Répondez, êtes-vous coupable, ou non-coupable? —C'est à dire, mon président... —Point de phrases; avez-vous volé ce clou-là, oui ou non? —C'est à dire que oui, mon président, mais je ne suis pas coupable. —Comment cela? —Dame, c'était pour me sauver la vie... —Vous dites?... —Pour me sauver la vie. —J'étais malade et le docteur m'avait prescrit de prendre du fer.

Essayez la Poudre à Pâte "Princesse." Il n'y a pas de meilleure sur tout le globe. —22 Sept. —3m.

Mariages. En cette ville, hier, le 30 courant, M. George Gerton Dauphinais conduisait à l'autel Mlle Marie-Hélène-Annie Ritter, seconde fille de feu M. El. Ritter. La bénédiction fut donnée par le Révérend M. Pagan. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.

FRANCE. Les anarchistes. Paris, 27.—Les avis du gouvernement prétendent que le nombre de lettres menaçantes qui sont passées par les bureaux de poste de Montceau-les-Mines, Charbonnières et Lyon, sont l'œuvre de charbonniers, ennemis de la république qui veulent créer des embarras au gouvernement. Situation alarmante à Lyon. Londres, 27.—Des dépêches privées mandent que la situation est très alarmante à Lyon, France. On prie le gouvernement de prendre des mesures militaires le plus promptement possible, afin de prévenir un soulèvement révolutionnaire. Les affaires sont suspendues. On a mandé des nouvelles troupes par le télégraphe. Un correspondant de Paris dit qu'il n'a jamais été témoin d'autant d'anxiété au sujet de l'avenir, qu'au moment actuel. La police est extraordinairement active. Un grand nombre de personnes sont arrêtées à Lyon. Au nombre des prisonniers se trouvent des individus que l'on soupçonne d'avoir placé un certain nombre de bombes sous une table dans un restaurant, dimanche dernier.

Panique. Lyon, 27.—La plus grande panique règne parmi la population, et la situation est de plus en plus critique. Les théâtres étaient vides hier soir. La populace a menacé d'attaquer les Banques et les édifices publics. On a pris des mesures de précaution. Résignation de M. Grévy. Paris, 27.—Le Figaro dit qu'il a tout lieu de croire que M. le Président Grévy est sur le point de résigner.

Les mendiants célèbres. Nous détachons ce qui suit du Courrier de Paris de Pierre Véron dans le Monde Illustré: Les rues de Paris eurent autrefois un certain nombre d'excentriques

Le mot pour rire. Le comble de la maladresse: Se casser une dent en mangeant quelqueun des yeux. Un sculpteur avait envoyé au Salon une statue de Cosme de Médicis; et s'était vu refusé. —Ce n'est pas étouffant lui dit un de ses amis. Cosme était un homme grand et robuste, et toi tu envoies un Cosme étique (cosmétique). Un mot de Noriac mourant. Il y a un mois environ, un de nos plus anciens amis était venu le voir, et Noriac en avait témoigné une vive satisfaction. —Je te remercie, mon vieux camarade, lui dit-il, et crois bien, si je ne te rends pas visite, que ce sera un manque de savoir vivre! Il y a quelques jours, le fondateur d'un petit journal, qu'il voulait très militant, recrutait des collaborateurs. —Il me faudrait surtout, disait-il à un confrère, pour secrétaire de la rédaction un vrai lapin. —Ah! très bien. Je vois ce que c'est. Il s'agit d'une feuille de chou. Entendu dans les coulisses d'un café concert: Un auteur. —Eh bien, avez-vous lu la dernière chansonnette que je vous ai envoyée. Un compositeur. —Oui, je lui ai même trouvé un air. L'auteur ravi. —Ah! lequel? Le compositeur. —L'air bête. Tableau! A la cour de police. Le magistrat: —Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé cent livres de clou. Répondez, êtes-vous coupable, ou non-coupable? —C'est à dire, mon président... —Point de phrases; avez-vous volé ce clou-là, oui ou non? —C'est à dire que oui, mon président, mais je ne suis pas coupable. —Comment cela? —Dame, c'était pour me sauver la vie... —Vous dites

